Quelque temps après qu'il eut prononcé le mot *pause*, je devins folle et atterris à l'hôpital. Il n'avait pas dit : *Je ne veux plus jamais te revoir*, ni : *C'est fini* mais, après trente années de mariage, *pause* suffit à faire de moi une folle furieuse dont les pensées explosaient, ricochaient

Siri Hustvedt

Un été sans les hommes

roman traduit de l'américain par Christine Le Bœuf

et s'entrechoquaient comme des grains de popcorn dans un four à micro-ondes. J'étais arrivée à cette lamentable constatation alors que je gisais sur mon lit dans l'aile sud, si alourdie par le Haldol que bouger m'était odieux.

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Incapable de supporter plus longtemps la liaison que son mari, Boris, neuroscientifique de renom, entretient avec une femme plus jeune qu'elle, Mia, poétesse de son état, décide de quitter New York pour se réfugier auprès de sa mère qui a, depuis la mort de son mari, pris ses quartiers dans une maison de retraite du Minnesota. En même temps que la jubilatoire résilience dont fait preuve le petit groupe de pétillantes veuves octogénaires qui entoure sa mère, Mia va découvrir la confusion des sentiments et les rivalités à l'oeuvre chez les sept adolescentes qu'elle a accepté d'initier à la poésie le temps d'un été, tout en nouant une amitié sincère avec Lola, jeune mère délaissée par un mari colérique et instable…

Parcours en forme de "lecture de soi" d'une femme à un tournant de son existence et confrontée aux âges successifs de la vie à travers quelques personnages féminins inoubliables, ce roman aussi solaire que plaisamment subversif dresse le portrait attachant d'une humanité fragile mais se réinventant sans cesse.

"LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES"

série dirigée par Marie-Catherine Vacher

Extrait de la publication

SIRI HUSTVEDT

En France, toute l'oeuvre de Siri Hustvedt est publiée par Actes Sud. Dernier ouvrage paru : La Femme qui tremble. Une histoire de mes nerfs *(2010).*

DU MÊME AUTEUR

LES YEUX BANDÉS, Actes Sud, 1993 ; Babel, 1996.
L'ENVOÛTEMENT DE LILY DAHL, Actes Sud, 1996 ; Babel, 1999.
YONDER, Actes Sud, 1999 ; Babel, 2006.
TOUT CE QUE J'AIMAIS, Actes Sud / Leméac, 2003 ; Babel, 2005.
LES MYSTÈRES DU RECTANGLE. ESSAIS SUR LA PEINTURE, Actes Sud, 2006.
ÉLÉGIE POUR UN AMÉRICAIN, Actes Sud / Leméac, 2008 ; Babel, 2010.
PLAIDOYER POUR ÉROS, Actes Sud, 2009.
LA FEMME QUI TREMBLE. UNE HISTOIRE DE MES NERFS, Actes Sud / Leméac, 2010.

Dessins au trait de Siri Hustvedt

Titre original :
The Summer without Men
Editeur original :
Picador / Henry Holt and Company, LLC, New York
© Siri Hustvedt, 2011

© ACTES SUD, 2011
pour la traduction française
ISBN 978-2-7427-9722-6

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2011
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 978-2-330-00357-9

Extrait de la publication

Extrait de la publication

SIRI HUSTVEDT

UN ÉTÉ SANS LES HOMMES

roman traduit de l'américain
par Christine Le Bœuf

ACTES SUD

pour Frances Cohen

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LUCY (Irene Dunne) : Tu es tout déconcerté, hein ?
JERRY (Cary Grant) : M-hm. Toi pas ?
LUCY : Non.
JERRY : Eh bien, tu devrais, parce que tu te trompes si tu crois que les choses sont différentes parce qu'elles ne sont plus les mêmes. Les choses sont différentes, sauf que c'est d'une manière différente. Tu es toujours la même, seulement moi j'ai été idiot. Eh bien, je ne le suis plus maintenant. Alors, puisque je suis différent, ne crois-tu pas que les choses pourraient redevenir les mêmes ? Seulement un peu différentes.

Cette sacrée vérité (The Awful Truth)
Réalisation : Leo McCarey
Scénario : Viña Delmar

Extrait de la publication

Quelque temps après qu'il eut prononcé le mot *pause*, je devins folle et atterris à l'hôpital. Il n'avait pas dit : *Je ne veux plus jamais te revoir*, ni : *C'est fini* mais, après trente années de mariage, *pause* suffit à faire de moi une folle furieuse dont les pensées explosaient, ricochaient et s'entrechoquaient comme des grains de popcorn dans un four à micro-ondes. J'étais arrivée à cette lamentable constatation alors que je gisais sur mon lit dans l'aile sud, si alourdie par le Haldol que bouger m'était odieux. Les cruelles voix rythmées s'étaient adoucies, mais elles n'avaient pas disparu et lorsque je fermais les yeux je voyais des personnages de dessin animé courir à toute vitesse sur des collines roses et disparaître dans des forêts bleues. A la fin, le Dr P. posa son diagnostic : je souffrais d'une "crise psychotique", appelée parfois "bouffée délirante", ce qui signifie que vous êtes réellement fou mais pas pour longtemps. Si cela dure pendant plus d'un mois, une autre appellation s'impose. Il semble qu'il y ait souvent un déclencheur – dans le parler psychiatrique, un "stresseur" – à l'origine de ce genre d'affection. Dans mon cas, c'était Boris, ou plutôt l'absence de Boris, le fait que Boris s'accordât une pause. On me tint enfermée pendant une semaine et demie, et puis on me laissa sortir. Je continuai à fréquenter le service en externe pendant quelque

Extrait de la publication

temps, jusqu'à ce que je trouve Dr S., sa voix basse et musicale, son sourire réservé et son oreille poétique. Elle me fut d'un grand soutien – et l'est encore, à vrai dire.

Je n'aime pas me souvenir de la folle. J'ai honte d'elle. Longtemps, j'ai refusé de lire ce qu'elle avait écrit dans un cahier noir et blanc au cours de son hospitalisation. Je savais ce qui était griffonné sur la couverture d'une écriture qui ne ressemblait en rien à la mienne, *Tessons de cerveau*, mais je ne voulais pas l'ouvrir. J'avais peur d'elle, vous comprenez. Quand Daisy, ma grande fille, vint me rendre visite, elle dissimula son malaise. Je ne sais pas exactement ce qu'elle voyait, mais je peux le deviner : une femme émaciée à force de ne pas manger, encore désorientée, le corps ankylosé par les médicaments, une créature incapable de réagir convenablement aux propos de sa fille, incapable d'étreindre son enfant. Et puis, lorsqu'elle sortit, je l'entendis confier à l'infirmière, dans un gémissement où résonnait comme un sanglot dans la gorge : "C'est comme si ce n'était pas ma mère." J'étais en plein désarroi, alors, mais aujourd'hui le souvenir de cette phrase m'est une souffrance atroce. Je m'en veux.

La Pause était française, elle avait des cheveux châtains plats mais brillants, des seins éloquents qui étaient authentiques, pas fabriqués, d'étroites lunettes rectangulaires et une belle intelligence. Elle était jeune, bien entendu, de vingt ans plus jeune que moi, et j'ai dans l'idée que Boris avait convoité quelque temps sa collègue avant de donner l'assaut à ses régions éloquentes. Je me suis représenté la

chose à de multiples reprises. Boris, avec ses mèches blanches comme neige qui lui tombent sur le front, empoignant la poitrine de ladite Pause à proximité des cages de rats génétiquement modifiés. Je vois toujours cela dans le labo, bien que ce soit sans doute faux. Ils s'y trouvaient rarement seuls tous les deux, et "l'équipe" n'aurait su ignorer la mêlée bruyante à deux pas. Peut-être trouvèrent-ils refuge dans un box des toilettes, où mon Boris aurait défoncé sa scientifique de collègue, les yeux chavirant dans leurs orbites à l'approche de l'explosion. Je connaissais tout cela. J'avais vu ses yeux chavirer des milliers de fois. La banalité de l'histoire – le fait qu'elle soit répétée chaque jour *ad nauseam* par des hommes qui, s'apercevant tout à coup ou petit à petit que ce qui EST pourrait NE PAS ÊTRE, font dès lors en sorte de se libérer des femmes vieillissantes qui ont, pendant des années, pris soin d'eux et de leurs enfants – n'amortit pas le chagrin, la jalousie et l'humiliation qui s'emparent des abandonnées. Femmes bafouées. Je geignis, je criai, je frappai le mur de mes poings. Je lui fis peur. Il lui fallait la paix, la liberté de s'en aller de son côté en compagnie de la neurologue de ses rêves, cette scientifique bien élevée, une femme avec laquelle il n'avait en commun ni passé, ni douleurs pesantes, ni chagrin, ni aucun conflit. Et pourtant il disait *pause*, pas *fin*, laissant ainsi le récit ouvert, au cas où il changerait d'avis. Une cruelle fêlure d'espoir. Boris, le Mur. Boris, qui ne crie jamais. Boris hochant la tête sur le canapé, l'air déconfit. Boris, l'homme aux rats qui avait épousé une poétesse en 1979. Boris, pourquoi m'as-tu quittée ?

Il me fallait partir de l'appartement, car y rester était trop douloureux. Les pièces et leur mobilier,

Extrait de la publication

les bruits de la rue, la lumière qui entrait dans mon bureau, les brosses à dents dans leur petit support, le placard de la chambre à coucher avec sa poignée manquante, chacune de ces choses était devenue comme un os douloureux, une jointure, une côte ou une vertèbre dans une anatomie articulée de souvenirs partagés ; chaque objet familier, chargé des significations accumulées au fil du temps, semblait peser dans mon corps, et je découvrais que je ne pouvais pas les supporter. Je quittai donc Brooklyn pour aller passer l'été chez moi, dans le trou perdu au cœur de ce qui était autrefois la prairie du Minnesota où j'avais vécu mon enfance. Le Dr S. n'était pas contre. Nous aurions des rendez-vous téléphoniques hebdomadaires, sauf au mois d'août, quand elle prendrait ses vacances habituelles. L'université avait fait preuve de "compréhension" concernant mon effondrement, et je reprendrais mes cours en septembre. Ce serait la béance entre Hiver de folie et Automne de raison, un creux vide d'événements, à remplir de poèmes. Je consacrerais du temps à ma mère et mettrais des fleurs sur la tombe de mon père. Ma sœur et Daisy viendraient me voir, et on m'avait chargée d'enseigner la poésie aux jeunes dans le cadre du Cercle artistique local. "Lauréate d'un prix littéraire, une enfant du pays propose un atelier de poésie", titra le *Bonden News*. Le prix de poésie Doris P. Zimmer est une obscure récompense qui m'était tombée du ciel, un prix décerné exclusivement à une femme dont l'œuvre s'inscrit dans la catégorie "expérimentale". J'avais volontiers accepté ce douteux honneur et le chèque qui l'accompagnait, mais non sans quelques réserves personnelles, avant de m'apercevoir que N'IMPORTE QUEL prix vaut mieux que pas de prix du tout, que le terme de "lauréate" offre au poète

Extrait de la publication

vivant dans un monde où l'on ignore tout de la poésie un lustre précieux, en dépit de son caractère purement décoratif. Ainsi que l'a dit un jour John Ashbery, "être un poète célèbre n'est pas la même chose qu'être célèbre". Et je ne suis pas un poète célèbre.

Je louai une petite maison à la limite de la ville, non loin de l'appartement où habitait ma mère dans un bâtiment exclusivement réservé aux personnes âgées et très âgées. Ma mère vivait dans le quartier des "autonomes". Malgré l'arthrose et diverses autres affections, y compris d'éventuelles poussées d'une dangereuse hypertension, elle était d'une activité et d'une clarté d'esprit remarquables pour ses quatre-vingt-sept ans. L'établissement comprenait deux autres quartiers distincts – un pour les personnes qui avaient besoin d'aide, dit "vie assistée", et, en bout de ligne, le "centre de soins". Mon père était mort là six ans auparavant et, bien que j'eusse un jour éprouvé la tentation d'y revenir pour revoir l'endroit, à peine en avais-je franchi l'entrée que je fis demi-tour, fuyant le fantôme paternel.

"Je n'ai parlé à personne ici de ton séjour à l'hôpital", dit ma mère d'une voix anxieuse, son regard vert et intense soutenant le mien. "Personne n'a besoin de savoir."

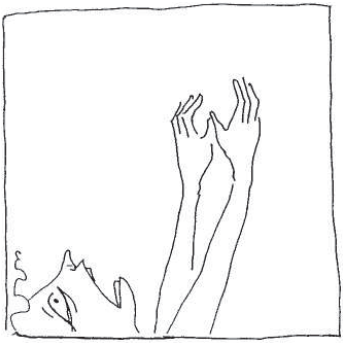
J'oublierai la goutte d'Angoisse
Qui maintenant me brûle– qui maintenant me brûle

Emily Dickinson. N° 193 à la rescousse. Adresse : Amherst.

Vers et expressions m'ont voleté dans la tête tout l'été durant. "Si une pensée sans penseur se

Extrait de la publication

présente, a dit Wilfred Bion, il se peut que ce soit une «pensée égarée», ou ce pourrait être une pensée portant le nom et l'adresse du propriétaire, ou encore une «pensée sauvage». La question, si une telle chose se présentait, serait de savoir qu'en faire."



Il y avait des maisons de part et d'autre de celle que j'avais louée – un nouveau lotissement – mais par la fenêtre de derrière rien n'obstruait la vue. Celle-ci consistait en un petit jardin avec une balançoire et, au-delà, un champ de maïs et, encore au-delà, un champ de luzerne. Au loin, il y avait un bouquet d'arbres, la silhouette d'une grange, un silo et, par-dessus, le vaste ciel tourmenté. Cette vue me plaisait, mais l'intérieur de la maison me troublait, non parce qu'elle était laide, mais parce qu'elle était imprégnée des vies de ses propriétaires, un couple de jeunes professeurs et leurs deux enfants, qui s'étaient évadés à Genève pour l'été grâce à l'une ou l'autre bourse de recherche. Quand, après avoir déposé mes bagages et mes caisses de livres, je regardai autour de moi, je me demandai comment j'allais m'intégrer à ce lieu, avec ses photos de famille et ses coussins décoratifs d'origine asiatique indéterminée, ses rangées de livres sur

les gouvernements, les tribunaux et la diplomatie internationale, ses caisses de jouets et l'odeur rémanente des chats, lesquels, heureusement, n'étaient pas en résidence. J'eus la pensée amère qu'il y avait rarement eu de la place pour moi, que j'avais été une gratte-papier des instants volés. J'avais travaillé à la table de la cuisine, dans les premiers temps, et couru auprès de Daisy dès qu'elle s'éveillait de son somme. Avec l'enseignement et la poésie de mes élèves – des poèmes sans nécessité, décorés de fioritures et rubans "littéraires" – s'étaient envolées des heures innombrables. Mais, aussi, je ne m'étais pas défendue ou, plutôt, je ne m'étais pas défendue comme il aurait fallu. Il y a des gens qui se contentent d'occuper la place dont ils ont besoin, repoussant du coude les intrus afin de prendre possession d'un espace. Boris y arrivait sans remuer un muscle. Tout ce qu'il avait à faire, c'était rester planté là, "silencieux comme une souris". Moi, j'étais une souris bruyante, de celles qui grattent dans les murs et font du chahut mais, je ne sais pourquoi, cela ne changeait rien. Magie de l'autorité, de l'argent, du pénis.

Je rangeai avec soin dans une caisse toutes les photos encadrées, en notant sur un post-it la place de chacune. Je pliai plusieurs tapis et les mis de côté de même qu'une vingtaine de coussins superflus et des jouets d'enfants, après quoi je nettoyai méthodiquement la maison, exhumant des amas de poussière auxquels adhéraient des trombones, des allumettes brûlées, des grains de litière pour chats, plusieurs M & M's écrasés et divers débris non identifiables. Je passai à l'eau de Javel les trois éviers, les deux toilettes, la baignoire et la douche. Je récurai le sol de la cuisine, époussetai et lavai les lampes du plafond, que recouvrait une épaisse couche de crasse. La purge dura deux jours et me valut des membres douloureux et plusieurs

Extrait de la publication

coupures aux mains mais, de cette activité forcenée, les pièces ressortirent avivées. Les contours moisis et flous de tous les objets occupant mon champ de vision avaient acquis une précision et une netteté qui me réjouissaient, ne fût-ce que momentanément. Je déballai mes livres, m'installai dans ce qui paraissait être le bureau du mari (indice : attirail d'un fumeur de pipe), m'assis et écrivis :

> Perte.
> Une absence connue.
> Si on ne la connaissait pas,
> ce ne serait rien,
> et ce n'est que cela, bien sûr,
> un rien d'une autre espèce,
> ressenti aussi vivement qu'une écorchure,
> mais un tumulte, aussi,
> dans la région du cœur et des poumons,
> un vide qui porte un nom : Toi.

Ma mère et ses amies étaient veuves. Leurs maris étaient presque tous morts depuis des années, mais elles avaient continué à vivre et durant cette vie elles n'avaient pas oublié leurs hommes disparus, même si elles ne semblaient pas accrochées aux souvenirs de leurs époux ensevelis. A vrai dire, le temps avait rendu ces vieilles dames impressionnantes. En privé, je les appelais les Cinq Cygnes, l'élite de Rolling Meadows est, des femmes qui avaient mérité leur statut, non par leur seule pérennité ni l'absence de problèmes physiques (elles souffraient toutes d'une affection ou d'une autre), mais parce que les Cinq avaient en commun une force de caractère et une autonomie qui les paraient d'un vernis de liberté enviable. George (Georgiana), la plus âgée, reconnaissait que les Cygnes

Extrait de la publication

avaient eu de la chance. “Nous avons toutes conservé nos billes jusqu’ici, déclara-t-elle avec humour. Bien sûr, on ne sait jamais – nous disons toujours que n’importe quoi peut arriver n’importe quand.” Lâchant de la main droite son déambulateur, elle claqua des doigts. La friction était faible et ne produisit aucun son, fait dont elle parut consciente parce que son visage se plissa en un sourire asymétrique.

Je ne confiai pas à George que j’avais perdu et retrouvé mes billes, que les perdre m’avait fait une peur bleue, ni que, tandis que j’étais en train de bavarder avec elle, debout dans le long couloir, un vers d’un autre George, Georg Trakl, m’était revenu : *In kühlen Zimmern ohne Sinn*. Dans des chambres fraîches dépourvues de sens. Dans des chambres fraîches et absurdes.

“Sais-tu quel âge j’ai ? poursuivit-elle.

— Cent deux ans.”

Elle possédait un siècle.

“Et toi, Mia, quel âge as-tu ?

— Cinquante-cinq.

— Une gamine.”

Une gamine.

Il y avait Regina, quatre-vingt-huit ans. Elle était née à Bonden mais avait fui la province et épousé un diplomate. Elle avait vécu dans plusieurs pays et sa diction avait quelque chose d’étranger – une articulation excessive, peut-être – résultant à la fois de plongées répétées dans des environnements exotiques et, soupçonnais-je, de prétention, mais cette manie consciente avait pris de l’âge en même temps que la locutrice jusqu’à ne plus faire qu’une avec ses lèvres, sa langue et ses dents. Un mélange quelque peu théâtral de vulnérabilité et de charme émanait de Regina. Depuis la mort de son mari, elle s’était remariée deux fois – les deux hommes

étaient décédés brutalement – et plusieurs liaisons avaient suivi, dont une avec un séduisant Anglais de dix ans son cadet. Regina comptait sur ma mère comme confidente et cotesteuse des événements culturels locaux – concerts, expositions et, à l'occasion, théâtre. Il y avait Peg, quatre-vingt-quatre ans, qui était née et avait grandi à Lee, une ville encore plus petite que Bonden, avait rencontré son mari à l'école secondaire, en avait eu six enfants et avait acquis une multitude de petits-enfants dont elle parvenait à se tenir au courant jusque dans les moindres détails, signe d'une santé neuronale exceptionnelle. Et, enfin, il y avait Abigail, quatre-vingt-quatorze ans. Bien qu'elle eût un jour été grande, l'ostéoporose avait eu raison de sa colonne vertébrale et elle était devenue bossue. Pardessus le marché, elle était quasiment sourde, mais, sitôt que je l'eus aperçue, j'éprouvai pour elle de l'admiration. Elle portait des pantalons bien coupés et des pull-overs de sa fabrication, avec des applications ou des broderies représentant des pommes, des chevaux ou des enfants en train de danser. Cela faisait longtemps qu'elle avait perdu son mari – mort, disaient les uns ; les autres soutenaient qu'il y avait eu divorce. Quel que fût le cas, le soldat Gardener avait disparu pendant ou juste après la Seconde Guerre mondiale et sa veuve, ou son ex, avait décroché un diplôme d'enseignante et était devenue professeur de dessin à l'école primaire. "Tordue et sourde, mais pas muette, avait-elle déclaré avec emphase lors de notre première rencontre. N'hésitez pas à venir me voir. J'apprécie la compagnie. C'est la trente-deux zéro quatre. Répétez après moi : trente-deux zéro quatre."

Toutes cinq lectrices, elles faisaient partie, avec quelques autres femmes, d'un club de lecture et se retrouvaient une fois par mois, réunion qui revêtait, entendis-je de sources variées, un caractère

Extrait de la publication

s'avance vers le seuil. Il monte les marches. Il sonne." J'entendis la sonnette. "C'est papa, maman. C'est papa ! Eh bien, eh bien, tu ne vas pas ouvrir ? Qu'est-ce que tu as ?"

Flora étreignit Daisy autour des cuisses et se mit à bondir sur place d'excitation. "Eh bien ? coassait-elle. Eh bien ?"

"Vas-y, toi, dis-je. Laissez-le venir à moi."

FONDU AU NOIR

Extrait de la publication

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud
En partenariat avec le CNL.

Extrait de la publication